

Date : 11/01/2013

Pays : FRANCE

Page(s) : 3

Rubrique : FEATURES

Diffusion : (304083)

Périodicité : Quotidien

le Monde
DES LIVRES



Traversée

Richard W.

de Vincent Borel,

Sabine Wespieser, 320 p., 22 €.

Critique musical et romancier, Vincent Borel dévoile l'homme qui se cache derrière le mythe de Wagner, mettant en résonance l'œuvre et la passion du compositeur pour Cosima, fille de Liszt et épouse d'Hans von Bülow, le chef d'orchestre qui créa *Tristan et Isolde*. Ce roman-portrait montre un homme complexe, tiraillé entre la liberté et la dépendance vis-à-vis de son protecteur, le roi fou et passionné Louis II de Bavière.





► Traversée

Les artistes
et leurs muses

C'est connu, l'artiste donne le meilleur de lui-même inspiré par une femme ou un mentor. Parfois, cette autorité se fait exigeante, impérieuse. Trois romans racontent ces affres de l'emprise et de la création

Les muses dévorantes

STÉPHANIE DUPAYS

Sans moi il n'y aurait pas d'œuvre. Je suis sa muse et sa main. Je suis tout pour lui, et vous pouvez l'écrire ça, que je suis tout pour lui, son chef-d'œuvre», clame Ruth, la femme de l'écrivain Gary Montaigne dans *Un écrivain, un vrai*, de Pia Petersen. Le couple créateur-muse a souvent produit une alchimie heureuse, enfantant quelques chefs-d'œuvre : Victor Hugo et Juliette Drouet, Liszt et Marie d'Agoult, Dali et Gala, sans compter Kafka et ses fiancées (*lire pages 1 et 2*), les exemples ne manquent pas. Mais il y a aussi Althusser étrange sa femme Hélène, figure qui hante le roman de Petersen, et toute cette zone grise où l'inspiration voisine la manipulation, où l'influence se fait tyrannie. Le ton implacable de Ruth, muse autoproclamée, le rappelle : obéir à son inspiratrice, ce n'est pas toujours se soumettre au miracle de l'amour sublimant l'art ; c'est quelquefois se déposséder, se perdre dans la volonté d'une autre.

D'autant que l'amour n'est pas seul en jeu, et que la muse peut aussi prendre l'apparence des mentors, des mécènes, des pygmaliens, de tous ceux qui animent, soutiennent ou financent le mouvement créatif en échange d'une gloire par procuration. Les muses se multiplient autour de l'artiste, et les dangers avec. Telle est en tout cas l'impression que donnent trois romans de la rentrée hivernale qui plongent dans l'intimité de créateurs fictifs ou réels, qu'il s'agisse de Richard Wagner, que Vincent Borel montre écartelé entre sa femme Cosima et Louis II de Bavière, le roi qui en avait fait sa chose, dans *Richard W.* ; du peintre Giotto de Winterthur, imaginé par la Mexicaine Ana Clavel, cristallisant autour de lui les dévouements antagonistes d'un pasteur épris de pureté et de deux femmes adorées, dans *Le Dessina-*

teur d'ombres ; ou encore de l'écrivain contemporain de Pia Petersen, créant face aux millions de muses que la télévision lui offre. Ce ne sont qu'histoires d'emprises et de tentatives, souvent désespérées, de s'en libérer.

Les muses et les protecteurs, le génial Wagner les attirait comme un aimant. Dans le domaine privé, d'abord. Après Mathilde, simple « *encrier pour l'inspiration* », il espère trouver en Minna l'âme sœur « *qui lui explique(r)ait ce qu'il devait composer, quels vers écrire, et comment diriger un orchestre. Certes au fond de lui-même, il le savait mais il voulait qu'elle le lui affirme encore et encore* ». En vain. Le compositeur attend toujours « *celle qui le rendra immensément fort* ». Il la trouvera en la personne de Cosima, qui le guidera, l'inspirera, le comprendra, fera de son âme une « *âme de géant* », ce qui vaut bien, semble penser le génie, quelques sacrifices.

Vincent Borel, probablement envoûté par son sujet, donne une image singulièrement sublime de la relation avec Cosima, passant vite sur l'antisémitisme virulent de la muse et sur son rôle décisif dans la postérité nationaliste du maître. Il préfère insister sur l'amour unissant Wagner à Cosima, qui était en effet absolu. Comme d'ailleurs celui que Louis II éprouva pour le compositeur, même si celui-ci était en l'occurrence plus méfiant. Secouru par le prince au moment où, terrassé par l'échec cuisant de *Tannhäuser* à Paris, exténué et ruiné, il pensait au suicide, il sut tirer parti de ses sentiments, tout en continuant de rêver à un monde où « *l'artiste ne sera(it) plus subordonné au pouvoir, aux puissances* ». Mais quand le roi le supplie : « *Donnez-moi encore quelque chose de vous ! votre vie, vos pensées, tout !* », comment résisterait-il ? De fait, il n'a pas résisté, et, semble penser Vincent Borel, il fallait tout son génie pour réussir quand même à préserver sa liberté créatrice, ainsi dévoré par deux muses insatiables.

Une fascination tournant à l'obsession, c'est aussi le sujet du beau roman d'Ana Clavel. « *Certains êtres suscitent un assentiment sans réserve qui fait fi de tout raisonnement. (...) Comme si le ciel s'ouvrait et laissait choir parmi nous un ange. Ainsi, l'expérience de la grâce peut-elle se révéler brutale et subjuguante.* » C'est bien l'expérience de la grâce que fait le pasteur Johann Kaspar Lavater lorsqu'il découvre un gamin dessinant des portraits sur des pierres : « *Les images étaient extraordinaires car c'était la main de Dieu qui guidait de toute évidence la dextre du petit charbonnier.* » Lavater le forme artistiquement et moralement. Et celui qu'il a surnommé Giotto excelle bientôt à révéler par ses dessins la personnalité des êtres qu'il esquisse.

Se sentant investi d'une mission divine – « *il crut que la Divinité en personne lui montrait la voie pour guider les hommes* » –, le pasteur lutte pour préserver sa créature écartelée entre passion charnelle et matière céleste. Grâce aux jumelles Clara et Elise, Giotto découvre l'aura des corps et l'expérience extatique de la beauté. Bravant les avertissements du pasteur, il va jusqu'au bout de ce qui l'emporte, du désir et du désastre, entraînant avec lui Elise puis Clara ; cette dernière ira jusqu'à transformer son corps en œuvre d'art en ingérant des sels d'aluminium pour recueillir sur sa peau les images de son amant.

Deux siècles plus tard, le cercle de l'artiste s'est élargi, les agents et managers prennent de plus en plus de place, la muse se fait coach et gestionnaire de carrière. Et surtout télévision et Internet ouvrent l'horizon de l'artiste au monde entier. Ce qui donne à la muse contemporaine de nouvelles idées, nettement plus pragmatiques, à en croire Pia Petersen. Ainsi l'objectif de Ruth est-il moins de faire advenir une œuvre que de transformer son mari écrivain en star et de partager sa notoriété. « *Elle veut le garder, c'est*





tout ce qui compte, qu'il reste avec elle et qu'il poursuive sa carrière. Elle a peur d'être seule; sans lui elle n'existerait plus, il n'y aurait rien dans sa vie, rien que la monotonie grise et l'anonymat.» Alors elle resserre sans cesse son emprise, «*elle bétonne autour de lui pour qu'il ne puisse jamais s'en aller*». Elle corrige inlassablement ses textes, les simplifiant pour les conformer au goût du public et, voyant plus grand, réussit à convaincre Gary de participer à une émission de télé-réalité montrant l'auteur au travail.

Le procédé a beau être un peu gros, le lecteur se prend au jeu de cette fable diablement bien menée et peut-être moins

chimérique qu'il n'y paraît. Épié sans relâche par les caméras, soumis aux verdicts des télé-lecteurs qui, en cliquant sur «*j'aime*» ou «*je partage*», construisent eux-mêmes l'intrigue du roman, l'écrivain perd les pédales devant cette infinie efflorescence de muses aux désirs aussi impératifs qu'aliénants : «*Ce n'était pas son roman, c'était le roman des autres. Le roman ne lui parlait plus.*» L'écriture elle-même est en train de perdre sa voix dans le tintamarre du monde. «*Il songe qu'il aimerait vraiment écrire seul, sans participation, sans pression mais peut-être que c'est un concept dépassé, écrire.*»

Il achève l'expérience en artiste anni-

hilé par les désirs anonymes de muses virtuelles, parce qu'artiste sans génie peut-être, sans cette force invincible qui permit à Wagner de poursuivre, malgré ses divers tyrans, la création d'une œuvre unique, ou sans la grâce du Giotto d'Ana Clavel ne déviant pas de son chemin vers la beauté. Il y a trop de muses autour de Gary, qui n'a plus suffisamment de ressources pour résister. Glaçante perspective d'un monde où l'artiste s'effondrerait sous les assauts, devenant la somme des attentes de ces muses d'un nouveau type dont Pia Petersen dessine la figure avec assez de précision pour faire regretter le zèle puritain de Lavater, la folle passion de Louis II. ■

Extraits

« Il y a trop d'hommes et ils ne comptent plus du tout, l'esprit critique n'est plus possible, remplacé, par "j'aime, je partage", et lui il se demande si ça sert encore à quelque chose d'écrire. A une époque il pensait que la littérature contribuerait à la construction de la société, qu'elle apportait une vision des choses. Elle était cet intervalle où il était encore possible de penser en continu avec un fil conducteur. L'image, le mot par l'image, la transparence, la confession, accepter l'idée que l'image l'ait emporté, l'envie de baisser définitivement les bras, ne plus désirer changer le monde. Et maintenant ? »

UN ÉCRIVAIN, UN VRAI, PAGES 123-124

« Sa résolution est prise : elle s'installera avec Richard et pour toujours.

– T'avoir rencontrée est une palingénésie, une renaissance qui rachète ma vie ! Notre union si parfaite s'accomplira dans la mort, dans la délivrance des barrières de l'individualité.

– Ne parle pas ainsi. A présent je ne veux rien savoir du tragique de l'amour. Tu es Elisabeth, Elsa, Isolde, Brünnhilde, tu es toutes mes femmes imaginaires en une seule, toi ! Je veux te garder et vivre très longtemps. Je n'arrive pas à croire que tu m'as été donnée. Non, tu ne m'es que prêtée. Tu es un conte venu du pays des fées. Così, je t'en supplie, ne disparais plus. »

RICHARD W., PAGE 181

« (...) Tu apprêteras une nouvelle peau avec la solution magique et je t'offrirai l'empreinte de mon âme.

Lorsque tout fut prêt, Clara s'allongea nue, le corps offert, par dessus la peau et s'abandonna au travail de la lune. Giotto captura son mystère à l'aide d'un miroir incliné qui reflétait la lumière sur la surface apprêtée.

Au terme de quelques heures durant lesquelles ils demeurèrent immobiles, le jeune homme jugea qu'il était temps d'arrêter. Alors ils purent contempler ensemble l'image qui s'était formée. Une bouche au visage d'amour. Un œil au regard aveugle et inquiétant. »

LE DESSINATEUR D'OMBRES, PAGE 243

Date : 11/01/2013

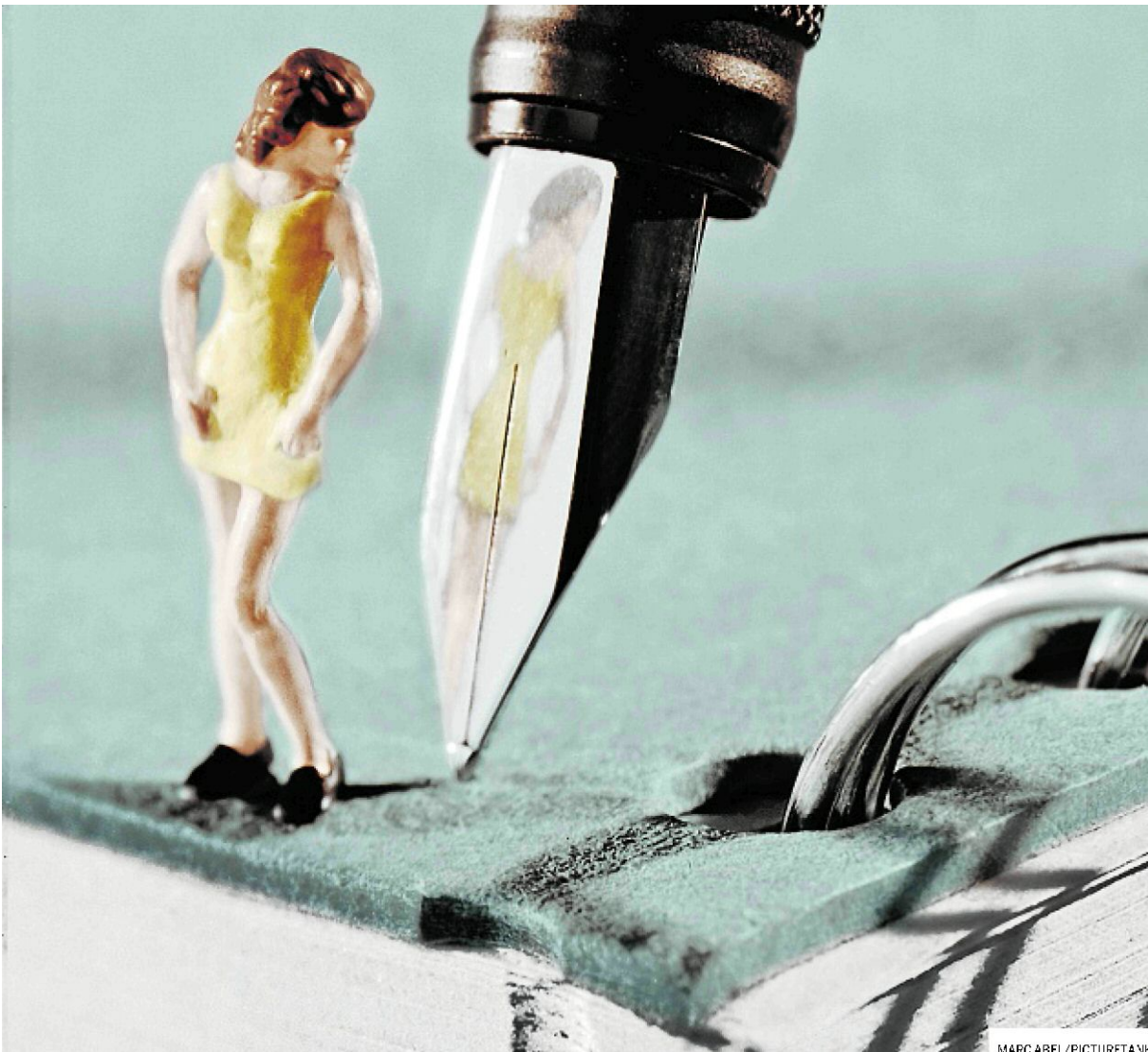
Pays : FRANCE

Page(s) : 1-3

Rubrique : TRAVERSÉE

Diffusion : (304083)

Périodicité : Quotidien



MARC ABEL/PICTURETANK